

LE SOUVENIR DE PIERRE D'AILLY À COMPIÈGNE (XVIII^e, XIX^e, XX^e siècles)

par

François CALLAIS

I. AVANT ET APRÈS LA CRISE RÉVOLUTIONNAIRE

C'est à Saint-Antoine que les plus anciens souvenirs de Pierre d'Ailly se retrouvaient, n'était-ce pas sa paroisse, avec la maison familiale, proche de la rue des Domeliers et contiguë aux Cordeliers. C'est là que les arrière grands-parents du cardinal fondèrent la chapellenie Saint-Léonard. Le chœur de l'église fut reconstruit au cours du XVI^e siècle mais cette chapelle Saint-Léonard, qui servait également de sépulture à la famille dont le patronyme aurait été celui de Marguerite, dite d'Ailly, se trouvait à l'emplacement de la deuxième chapelle, à droite de la chapelle absidale consacrée à la Vierge Marie. Cette chapelle fut ensuite, sous le vocable de Saint-Pierre, le domaine de la famille Le Caron de Mazencourt⁽¹⁾, actuellement elle est consacrée au souvenir de Jeanne d'Arc et abrite une statue de la sainte. Ce dernier patronage est heureusement symbolique car Pierre d'Ailly fut un patriote très ardent et sa fidélité obstinée au futur Charles VII prépara l'action de la Pucelle. Celui qui fut *la Tête de la Nation Française*⁽²⁾ eut d'ailleurs comme élève et ami Jean de Gerson, dont l'extrême fin de vie fut illuminée par la mission de Jeanne et ses premiers succès à Orléans ; sa dernière œuvre ne fut-elle pas, en mai 1429, un *Traité sur la Pucelle*⁽³⁾.

(1) GUYNEMER Paul, *Etude sur la Paroisse et l'Eglise Saint-Antoine de Compiègne*, Compiègne, 1909, p. 63.

(2) Titre acquis au concile de Constance, 1414-18.

(3) MONNOYEUR J.B. (Dom), *Traité de Jean Gerson sur la Pucelle*, Paris, 1929. *Infra*, note 67.

Selon Louis Salembier⁽⁴⁾, cette chapelle était ornée d'un bas-relief en pierre représentant la Vierge assise et portant l'Enfant avec, agenouillés de part et d'autre, le cardinal et ses parents. En-dessous se lisait l'inscription : "Chy gisent Colart d'Ailly, bourgeois de Compiègne et Perrine sa femme, père et mère du très révérend père en Dieu, Messire Pierre d'Ailly, jadis évêque de Cambrai et cardinal de Rome. Priez Dieu pour leur âme". Selon Arthur Dinaux⁽⁵⁾, reprenant Launoy⁽⁶⁾, l'église possédait un portrait peint du cardinal entre son père et sa mère. Emile Coët place ce tableau dans la chapelle⁽⁷⁾. Le décor fut-il changé lors de la reconstruction de l'abside ? La tradition voulait que ce fussent les dons du cardinal qui auraient permis, bien après sa mort, de construire cette abside ainsi que la façade, celle-ci d'ailleurs est ornée, sur les vantaux de porte, de quatre figures représentant les parties du monde.

Que sont devenus le missel en deux volumes et l'horloge - celle-ci d'abord au presbytère - donnés à la paroisse en 1402 ? Est-ce le missel dont Raymond de Bréda déplorera la récente disparition en 1851 ? Naturellement toutes les fondations pieuses du cardinal, notamment la messe perpétuelle inscrite à l'obituaire, disparurent lors de la Révolution ; que ce soient les messes demandées pour ses ancêtres en 1366, celles prévues par son testament général, sans parler des messes dues par des communautés amies comme les Célestins de Saint-Pierre en Chastre⁽⁸⁾.

Au début de la Révolution on voyait sur la façade de l'Hôtel de Ville⁽⁹⁾, la statue équestre royale sculptée par Gilles Guérin en 1655, accompagnée par la Vierge et l'Ange de l'Annonciation ainsi que par Charlemagne, saint Denis, saint Louis et Pierre d'Ailly, ces statues abritées dans les niches latérales avaient été sculptées au début du XVI^e siècle par Nicolas d'Estrées mais aussi, en dehors de l'Annonciation, par un autre tailleur d'images nommé Enguerrand Blondin. La statue de Pierre d'Ailly avait été parfois confondue avec saint Célestin, sans doute parce que le prélat avait été un grand ami de cet ordre. N'avait-il pas

(4) SALEMBIER Louis, *Le cardinal Pierre d'Ailly*, Tourcoing, 1932.

(5) DINAUX Arthur, *Notice historique et littéraire sur le cardinal Pierre d'Ailly*, in *Mémoires de la Société d'Emulation de Cambrai*, t. 9, 1925.

(6) *Regii Navarrae Gymnasii Paris, Historia, Opera omnia*, t. IV.

(7) COËT Emile, *Tablettes d'Histoire Locale*, 3^e partie, p. 85, Compiègne, 1888.

(8) De même que ses protecteurs, Philippe de Mézières et Louis d'Orléans, ce dernier frère de Charles VI et châtelain de Pierrefonds, Pierre d'Ailly fut très lié aux Célestins et notamment combla de faveurs le prieuré de Saint-Pierre en Chastres.

(9) MARSY A. de, *De l'ancienne décoration de la façade de l'Hôtel de Ville de Compiègne*, in *Revue de l'Art Chrétien*, 1874.

MARSY A. de, *L'Hôtel de Ville de Compiègne*, in *Revue Française d'Archéologie*, 1877.
LAFOLLYE A., *Hôtel de Ville de Compiègne*, Paris, 1878.

écrit une *Vie du bienheureux Pierre Célestin*, le prédécesseur du pape Boniface VIII. Toutes ces statues furent jetées bas par des forcenés menés par Bussac, dit Bussa, le 17 août 1792⁽¹⁰⁾, au nom des autorités du district. De même disparurent, le lendemain, les peintures gardées dans l'antichambre, notamment les portraits de Henri IV, Louis XIII, Anne d'Autriche (ces deux dernières peintures étaient de Jean Hérisson), Louis XIV, le Grand Electeur de Bavière, le duc de Bourgogne, le duc d'Humières ; périrent aussi les tableaux ornant la Grande Salle, à côté des blasons des gouverneurs de la ville, notamment ceux représentant l'Entrée de Louis XII en 1498 et Pierre d'Ailly à genoux devant la Vierge à l'Enfant. Cette dernière peinture était de moyenne grandeur et son sujet était, semble-t-il, identique à celui de la petite peinture du *manuscrit 954* conservé à Cambrai ; les traits du cardinal devaient être beaucoup plus visibles.

Dans une *Lettre à l'auteur de l'Almanach de Compiègne*⁽¹¹⁾, datée du 10 février 1788 et publiée dans les *Affiches du Beauvaisis* du 17 suivant, signée J.C.C.R., on lit que le cardinal Pierre d'Ailly est "né à Compiègne de parents pauvres... On lui obtint une bourse"⁽¹²⁾. L'auteur de cette lettre le donne d'ailleurs en exemple à son fils et lui rappelle que le portrait du cardinal se trouve à l'Hôtel de Ville. Dans ce même Almanach, d'Ailly est en tête des "Grands Hommes nés à Compiègne". On le dit né en 1340 et on le fait mourir le 8 août 1419⁽¹³⁾. On rappelle ses glorieux surnoms et, parmi ses ouvrages, l'on cite le *Traité de la Réforme de l'Eglise*, ses *Traités et Sermons* imprimés à Strasbourg en 1490, *Concordia astronomiae cum theologie*, *De anima*, *De vita Christi*, avec la date de leur impression à la fin du XV^e siècle⁽¹⁴⁾. "Ce cardinal avait le faible de bien des savants : il croyait à l'astrologie judiciaire"⁽¹⁵⁾.

L'anéantissement des témoignages sur Pierre d'Ailly par le vandalisme révolutionnaire ne l'avait pas fait oublier. Graves, dans sa

(10) Cf. CALLAIS F., *Le patrimoine artistique compiégnais pendant la tourmente révolutionnaire*, *Bulletin de la Société Historique de Compiègne*, tome 31, 1990. Cf. Varia in *Bulletin*, t. 32.

(11) *Pièces rares relatives à l'Histoire de Compiègne*, II, *Almanach historique de 1789*, Compiègne, 1891.

(12) Cette légende des parents pauvres permet de donner en exemple l'écolier compiégnais aux futurs boursiers. Né en fait de parents aisés d'Ailly fut sélectionné à cause de ses dons intellectuels par le collège de Navarre.

(13) Dinaux le fera mourir en 1425 et Salembier rectifiera en 1420. La date de sa naissance fut longtemps fixée en 1350 et rectifiée récemment en 1351, notamment par Gilbert Ouy, cf. note 68.

(14) On note l'absence de *Ymago Mundi*, ce fut un aspect longtemps négligé de son œuvre.

(15) On distinguait l'astrologie scientifique correspondant à l'astronomie et l'astrologie judiciaire qui reste notre seule astrologie.

monographie du canton de Compiègne, publiée en 1855⁽¹⁶⁾, le cite en tête des hommes illustres et rapporte qu'il aurait été enfant de chœur à Saint-Antoine, église à l'embellissement de laquelle il aurait contribué mais on lui attribuait faussement la reconstruction du chœur et de la façade, beaucoup plus tardifs. "Les contemporains ont dit de ce prélat qu'il était un Aristote en philosophie, un Augustin en théologie, un phœnix en toute science, la perle des conseillers de l'univers et la merveille des hommes d'Etat". La date indiquée pour sa mort, 1425, est erronée.

Michelet le cite plusieurs fois mais le connaît mal⁽¹⁷⁾. "Clémengis⁽¹⁸⁾ était un grand homme, d'Ailly était un grand homme, et bien d'autres encore qui dorment dans les bibliothèques, et méritent d'y dormir"... "L'esprit humain se mourait d'ennui. C'était là son mal. Cet ennui était une cause indirecte, il est vrai, mais réelle de la corruption de l'Eglise. Les prêtres excédés de scolastique, de formes vides, de mots où il n'y avait rien pour l'âme... L'Eglise périsait pour deux causes en apparence contradictoires, et dont l'une pourtant expliquait l'autre : subtilité, stérilité dans les idées, matérialité grossière dans les mœurs". En note, Michelet a des remords : "Je ne veux pas contester le mérite de ces deux personnages qui furent tout à la fois d'éminents docteurs et des hommes d'action. D'Ailly fut l'une des gloires de la grande école gallicane du collège de Navarre ; il y forma Clémengis et Gerson⁽¹⁹⁾. Clémengis est un bon écrivain polémique, mordant ; amusant, salé (comme aurait dit Saint-Simon)"... Parlant de l'*Apologie* de Jean Petit, prétendant justifier, à la demande du duc de Bourgogne, l'assassinat de Louis d'Orléans : "Cette logique n'était pas celle des grands docteurs de l'Université, Gerson, d'Ailly, Clémengis... dans leur plus grande passion ils ne furent jamais aveuglés. D'Ailly et Clémengis écrivirent contre le pape puis, quand ils craignirent d'avoir ébranlé l'Eglise même, ils se rallièrent à la papauté". Michelet leur oppose "les subtils, les violents, qui paraissaient les forts, les grands hommes du temps qui n'ont pas été ceux de l'avenir. Ceux-ci étaient généralement plus jeunes que Gerson, qui lui-même était disciple de Pierre d'Ailly et de Clémengis", entre autres le cordelier Jean Petit, le carme Pavilly⁽²⁰⁾, Pierre Cauchon⁽²¹⁾... Michelet conclut : "Le bon

(16) GRAVES Louis, *Précis statistique du canton de Compiègne, Annuaire du département de l'Oise*, 1855.

(17) MICHELET Jules, *Histoire de France, Moyen Age*, ed. def., t. 4, s.d., p. 136-37, 222, 310, 391 (préface de 1869, 1^{re} ed. de 1833 à 1846).

(18) Nicolas de Clamanges, 1363-1437, élève et ami de Pierre d'Ailly, humaniste, exilé après la soustraction d'obédience de 1408 mais revient au collège de Navarre en 1425.

(19) Jean Charlier, né à Gerson près de Reims, 1363-1429, élève et ami de Pierre d'Ailly et auquel il succédera comme chancelier de l'Université de Paris en 1395. Il fut contraint à l'exil par les Anglo-Bourguignons et mourut à Lyon.

(20) L'orateur des bouchers, le harangueur de la révolution cabochienne en 1413.

(21) Evêque de Beauvais en 1420 puis de Lisieux en 1432, il se fit l'accusateur de Jeanne d'Arc au procès de Rouen.

sens, le bon cœur faisaient équilibre chez Pierre d'Ailly, contrairement aux Jean Petit et Pierre Cauchon". Cependant Michelet méconnaît complètement le rôle de Pierre d'Ailly au concile de Constance et attribue toute son action à Jean de Gerson, "Son maître, Pierre d'Ailly, s'était endormi dans le cardinalat".

II LA QUERELLE DE 1851 : PIERRE D'AILLY OU JEANNE D'ARC, UN ENJEU POLITIQUE

Du 23 septembre au 17 octobre 1851, une controverse opposa les deux journaux de Compiègne, *L'Echo de l'Oise* et *Le Progrès de l'Oise*⁽²²⁾. L'érection d'une statue à Pierre d'Ailly ou à Jeanne d'Arc ne sera qu'un prétexte à polémique locale entre deux équipes et deux clientèles électorales opposées par la politique nationale. Le Prince-président se révélait de plus en plus prince, profitant de la Légende Napoléonienne, de la déception des républicains et surtout de la division des royalistes. Un vaste mouvement de pétitions révisionnistes réclamait la possibilité pour le président de renouveler son mandat ; la majorité royaliste de l'Assemblée législative, d'abord hostile, finit par s'y résigner mais la minorité républicaine irréductible fit échouer le projet, le 19 juillet 1851. De nombreux conservateurs du parti de l'Ordre, las de l'impuissance des royalistes, se ralliaient au Prince-président qui préparait psychologiquement son coup de force, agitant le spectre de l'anarchie et d'un complot démagogique et demandant l'abrogation de la loi qui limitait le droit de vote en imposant de strictes conditions de résidence. Les républicains redoutaient plus la restauration royaliste que le coup d'état et, le 6 novembre, ils allaient priver le président de l'assemblée de la possibilité de requérir l'armée.

Louis-Napoléon poursuivait ses tournées de propagande. Le samedi 6 juillet, il inaugurerait la statue de Jeanne Hachette à Beauvais⁽²³⁾. Le Prince-président devait être à Noyon le 14 septembre, c'était au tour de la statue de Jacques Sarazin⁽²⁴⁾, mais il fut retenu à Paris par la pose de la première pierre des nouvelles Halles et Léon Faucher, ministre de l'Intérieur, dut le remplacer avec le renfort d'une délégation de l'Institut. Cependant Compiègne, bien que déjà visitée en juillet 1850 par Louis-Napoléon, se sentait en état d'infériorité, dépourvue de statue, d'autant

(22) ROUCY Francis de, *Note sur les journaux à Compiègne*, in *Bulletin de la Société Historique de Compiègne*, t. 2, 1875. Cet article décrit l'origine de cette presse mais sans indiquer les nuances politiques. *L'Echo* représente les monarchistes, d'ailleurs très divisés mais ralliés au parti de l'Ordre, tandis que *Le Progrès*, réformiste modéré sous Louis-Philippe, se révèle nettement républicain après 1848 mais la gauche de l'époque était d'un anticléricalisme relativement modéré.

(23) Jeanne Laisné s'était distinguée au siège que Beauvais subit en 1472 de la part de Charles le Téméraire. Le Comité Archéologique de Beauvais lança une souscription dès 1843. Comment Compiègne pouvait-elle ne pas rendre un pareil hommage à une Jeanne plus prestigieuse et plus réelle ?

(24) Sculpteur connu par les cariatides du pavillon de l'Horloge du Louvre et le tombeau du Grand Condé à Chantilly. La Société Historique de Noyon a commémoré le quatrième centenaire de sa naissance.

plus que celles ornant l'Hôtel de Ville étaient détruites. C'est pourquoi, dans l'*Echo* du 23 septembre, Raymond de Bréda⁽²⁵⁾ donne en exemple la piété des Noyonnais et les félicite d'avoir honoré un grand artiste et non Calvin. Bréda passe en revue les personnages dignes d'être représentés à Compiègne. Sont cités : Charles le Chauve, saint Louis dit "second fondateur de la cité". Vivenel serait aussi digne de reconnaissance, indique-t-il en note, mais l'antiquaire est encore bien vivant. Quant à Jeanne d'Arc, il conviendrait de lui élever un trophée ou une croix. Reste "Le cardinal Pierre d'Ailly 1350-1425", c'est d'ailleurs le titre de l'article qui donne des indications exactes sur sa carrière, sauf les dates de sa naissance et de sa mort et le métier de boucher attribué à son père⁽²⁶⁾. Il faut en effet d'abord honorer des Compiégnois. D'Ailly est qualifié très justement "d'homme d'Etat de l'Eglise⁽²⁷⁾" et Bréda rappelle que les Réformés le placent au "catalogue des témoins de la vérité". Une autre note précise que Compiègne possédait encore, il y a peu d'années, dans le trésor de Saint-Antoine, un magnifique missel, don du cardinal, mais "Un regrettable malentendu a fait perdre à notre ville ce précieux objet". Bréda ajoute : "Sans doute la nature de cette gloire n'est pas aujourd'hui en rapport avec les sentiments du plus grand nombre ; sans doute le génie de ce grand théologien n'émeut plus notre génération comme le génie de l'homme de guerre, de l'orateur politique, de l'artiste ou du littérateur... cependant... d'Ailly, qui fut l'une des plus fortes têtes, la plus brillante lumière de son siècle, sera-t-il toujours une des gloires de la France". D'Ailly devrait donc avoir sa statue sur une place publique, au moyen d'une souscription. On peut remarquer que le Noyonnais Jacques Sarazin était aussi peu populaire que d'Ailly mais c'était un personnage politiquement neutre, ce que d'ailleurs n'aurait pas été Calvin. Rien n'est dit sur l'auteur de l'*Ymago Mundi* et sur son rôle dans la découverte du Nouveau Monde, en effet c'est un aspect de l'œuvre et de l'action, d'ailleurs posthume de Pierre d'Ailly, qui est resté longtemps méconnu, de même d'ailleurs que son projet de réforme du calendrier. La polémique eut été très différente et n'eut peut-être même pas eu lieu si tout cela avait été connu, surtout dans un siècle aussi scientifique. Les

(25) La famille de Berg de Bréda, installée au château du Plessis-Brion peu avant la Révolution, a fourni plusieurs érudits au Comité Archéologique de Compiègne fondé en 1840 et à la Société Historique qui prit sa suite en 1868. Citons notamment Ernest de Bréda pour le Comité et Jean de Bréda pour la Société. Cf. CALLAIS F., *Origines et débuts de la Société Historique de Compiègne*, *Bulletin*, t. 26, 1979. Le Comité n'existe plus guère que sur le papier après 1848.

(26) L'avance d'hoirie faite par ses parents au jeune Pierre d'Ailly, en 1366, situe la maison familiale rue des Domeliers, contiguë aux Cordeliers desquels elle fut acquise et à Colart le Boucher (la Grande Boucherie n'est pas loin, vers le Change), d'où sans doute la confusion, le père du cardinal se prénommant également Colart.

(27) Voir le titre de B. GUENEE, *Entre l'Eglise et l'Etat, quatre vies de prélats français à la fin du Moyen Age*, Paris, 1987.

positions auraient été sans doute très différentes si on n'avait pas oublié la prédiction du savant compiégnais sur 1789⁽²⁸⁾.

Jules Escuyer⁽²⁹⁾ intervient aussitôt dans *Le Progrès* et utilise l'expression même de Bréda reconnaissant que la nature de la gloire de Pierre d'Ailly "n'est pas en rapport avec les sentiments du plus grand nombre" et, ne voulant sans doute pas priver Compiègne de statue, propose comme formule de rechange d'honorer Jeanne d'Arc, mais en la présentant malignement de façon à heurter la sensibilité de *l'Echo* : "... la fille du peuple... ; qui a rétabli sur son trône le roi de France, et que le roi de France a abandonnée - lâchement - le mot n'est pas trop dur puis oubliée comme tous ses successeurs... maintenant la République doit élever la statue que les rois n'ont pas su dresser... Nous opposons sans hésiter projet à projet, l'héroïne vaincue au prélat triomphant"⁽³⁰⁾.

Vol de Conantray⁽³¹⁾ réplique dans *l'Echo* du 26 septembre : ... *Le Progrès de l'Oise* mécontent d'avoir été prévenu... exclut les Compiégnois du concours et nous oppose le projet absolu d'une statue à Jeanne d'Arc". *Le Progrès* en profite pour stigmatiser la monarchie en accusant Charles VII et ses successeurs d'abandon ; or Charles VII n'avait pas les moyens d'intervenir efficacement mais il avait anobli Jeanne et sa famille, Domremy et Gueux avaient été exemptés d'impôt à perpétuité et les parents de Jeanne avaient une pension⁽³²⁾. Il est rappelé que des monuments commémoratifs furent érigés. Napoléon et la Restauration honorèrent la Pucelle et la princesse Marie de France la sculpta. Au contraire la Révolution jeta bas en 1793 la statue de Jeanne à Orléans, due au "tyran Charles VII". A Rouen on mutila les marbres et effaça les inscriptions. Les Compiégnois ont toujours été fidèles au souvenir de Jeanne et "ils ne s'allieront pas davantage aux précurseurs de la vraie république, ni aux insulteurs de nos gloires nationales".

Le Progrès réplique par une lettre de Chanteloube⁽³³⁾, sous le titre

(28) La dernière référence à Pierre d'Ailly avant la Révolution, et en dehors de Compiègne, est de dom Calmet, en 1737, dans un discours sur l'Antéchrist ; on ne pense plus à la prédiction sur 1789. Cette prédiction reparaît dans *La Révolution de l'Antéchrist*, 1796, mais il faudra attendre ensuite un rappel fait par *Le Journal des Débats*, en 1840. Cf. La communication de Jacques Halbronn, publiée dans ce même *Bulletin*.

(29) Jules est le fils de Gaspard Escuyer, ancien oratorien qui devint le beau-frère de Bertrand-Quinquet en épousant la veuve du frère cadet de sa femme et dont il reprit aussi l'imprimerie qui obtint ensuite la faveur impériale puis royale. Cf. SOREL Alexandre, *Bertrand-Quinquet*, In *Bulletin de la Société Historique*, t. 9, 1899.

(30) Quelle méconnaissance de Pierre d'Ailly, ce patriote français si opposé au parti anglo-bourguignon, comme son élève et ami Jean de Gerson, *supra*, note 3.

(31) Directeur de *L'Echo*, *op. cit. supra* note 17.

(32) Curieusement, le journaliste semble oublier le procès d'annulation, cependant ouvert dès que Charles VII eut recouvré Rouen, avec les archives du procès de condamnation.

(33) Personnage non identifié. Est-ce un pseudonyme ?

"Un accès de royalisme saisit *l'Echo de l'Oise* à propos de la notice sur Pierre d'Ailly du *Progrès de l'Oise*". Voici cette lettre : "Puisque l'on parle d'ériger une statue au cardinal Pierre d'Ailly, puisqu'on a cru devoir exhumer ce nom de l'oubli, nous prions l'auteur de la proposition de nous dire toute sa pensée : il faut s'entendre. Qui veut-il honorer dans ce personnage ? Est-ce d'Ailly soutenant au milieu des Pères de Constance la supériorité du concile sur le pape ? Mais agir de la sorte ce serait consacrer une période d'abaissement pour le Saint Siège, identifié avec Rome de nos jours, le clergé doit repousser la souscription. Est-ce d'Ailly membre de ce même concile auquel l'histoire reprochera toujours d'avoir livré aux flammes d'un bûcher Jean Huss et Jérôme de Prague ?⁽³⁴⁾ Glorifier en lui cette page funèbre au XIX^e siècle ! Non, cela est impossible : nos mœurs y répugnent. L'idée malheureuse d'ériger un monument à la mémoire de Pierre d'Ailly ne rencontrera pas de sympathie. Jugeons mieux notre temps ; laissons donc là cette triste célébrité du Moyen Age. Jamais la France ne revendiquera comme une de ses gloires, l'aigle des docteurs, qui était en même temps l'homme de l'astrologie judiciaire : ces titres ne suffisent pas à son adoption".

L'Echo du 30 septembre rappelle qu'Orléans inaugure une statue de Jeanne à l'Hôtel de Ville et bientôt une autre statue, équestre, place du Martroi. Ce Chanteloube est d'ailleurs un renégat, il abandonna le catholicisme pour la religion réformée. Vol de Conantray invoque Bayle⁽³⁵⁾ pour justifier d'Ailly à Constance. *L'Echo* n'a voulu que rechercher les enfants célèbres de la cité, laissant aux sympathies le soin de dire ensuite auquel de ses enfants elles voulaient décerner une statue". On voit la prudence de *L'Echo* qui ne veut évidemment pas opposer Jeanne d'Arc et Pierre d'Ailly.

Le 1^{er} octobre, Jules Escuyer fait un historique des statues de Jeanne d'Arc⁽³⁶⁾ et se moque des largesses du roi en faveur des parents et compatriotes de la Pucelle, "avec l'argent de ses sujets", argument bien démagogique. Avant d'être renversée par les républicains, la statue d'Orléans l'avait été par les huguenots. Il élargit sa polémique dans un article "Monarchie ou République" et c'est la récapitulation habituelle

(34) Jean Huss, 1369-1415, recteur de l'Université de Prague, avait connu les écrits hérétiques de l'anglais Wyclif grâce à Jérôme de Prague, revenu d'Oxford, qui suivra Huss d'un an sur le bûcher. C'est un épisode de l'hostilité entre les clergés allemand et tchèque.

(35) La caution est bourgeoise, car Pierre Bayle, 1647-1706, avec son *Dictionnaire historique et critique*, annonce Voltaire et l'*Encyclopédie*.

(36) Cf. DEHARVENG Pierre, *Le souvenir et le culte de Jeanne d'Arc à Compiègne*, Actes du Colloque Jeanne d'Arc, *Bulletin de la Société Historique*, t. 28, 1982.

des longs méfaits de la monarchie face aux brefs excès de 1793⁽³⁷⁾. Tous les lieux communs de l'historiographie républicaine y passent : les vengeances atroces de 1815, le pacte de famine, les infamies du Parc aux cerfs, la dissolution des mœurs sous la Régence, les adultères des Bourbons, les banqueroutes des derniers règnes, la révocation de l'édit de Nantes, les dragonnades, la Fronde, la Ligue, la Saint-Barthélémy, les guerres de religion, les haines féodales, les guerres de seigneur à seigneur⁽³⁸⁾. La république étant censée être le règne de la vertu. Cependant on veut bien reconnaître que la monarchie a eu le mérite de donner à la France ses limites, détruit la féodalité, fondé la commune, mais elle ne s'est préoccupée que des seigneurs et des prêtres, "elle ne s'est jamais occupée du peuple que pour lui demander son sang, son argent, le fruit de ses sueurs" ; 1789 n'a été que la conséquence du fatal oubli du peuple. La Révolution, malgré ses excès, avec les Droits de l'Homme a fondé la Liberté ; il est vrai au profit surtout de la bourgeoisie mais grâce à l'instruction le peuple devrait obtenir spontanément ce qu'il arracherait par la Révolution. Chanteloube, dans une deuxième lettre datée du 2 octobre, reproche à Vol de Conantray de passer sous silence le prélat gallican et conciliaire, revient sur la condamnation de Jean Huss et conclut : "... la victime n'aura pas à s'indigner dans son tombeau de cette glorification de la force contre le droit ; la pudeur publique sera respectée, le nom du cardinal d'Ailly ne recevra pas l'apothéose. Disons-le à l'honneur de la génération actuelle : c'est un projet mort-né, nous n'y reviendrons plus". Jules Escuyer revient sur la référence de Bayle invoquée par *l'Echo*, Bayle se contente de dire que d'Ailly s'il participa à la condamnation de Jean Huss "ce ne fut pas sans l'exhorter à se soumettre et sans lui déclarer que c'était le meilleur parti à prendre... En proposant une statue à d'Ailly, il savait donc qu'il l'élevait au bourreau de Jean Huss ; il abaissait la civilisation du XIX^e siècle devant la barbarie du Moyen-Age"⁽³⁹⁾. Enfin Escuyer veut bien reconnaître que Lancry, maire sous la Restauration, avait eu le projet d'élever une statue à Jeanne.

Le 3 octobre, *l'Echo* s'inquiète de cette "vraie république" souhaitée par *le Progrès* et dont les temps seraient proches⁽⁴⁰⁾. Le 7 octobre, Vol de

(37) 1793 est une année symbole, on le verra avec Hugo, le maître à penser des républicains, - *Le Progrès* publie in extenso ses discours à l'Assemblée Législative -, où l'alibi des circonstances et notamment de la défense nationale voudrait justifier l'injustifiable. 1794, avec les colonnes infernales et la Grande Terreur, le Directoire et sa guillotine "sèche" sont oubliés.

(38) On voit ainsi défiler les grossières images d'Epinal qui seront enseignées à l'école primaire de Jules Ferry et modèleront des générations, tendant à susciter le mépris sinon la haine pour la monarchie tutélaire.

(39) On voit ici l'orgueil de ce siècle que Léon Daudet qualifiera, à ce point de vue, de stupide.

(40) Il est vrai que *Le Progrès* nourrit ainsi les rumeurs si utiles aux ambitions du Prince-président.

Conantray répond au *Progrès* que le projet de monument à Pierre d'Ailly "n'est pas le projet de l'*Echo*"⁽⁴¹⁾, mais s'élève contre la démagogie du projet républicain de monument à Jeanne qui veut faire oublier les projets lancés antérieurement. Une lettre de Raymond de Bréda, datée du 6 octobre, rappelle que Jean Huss fut, après sa condamnation religieuse et sa déchéance du caractère sacerdotal, remis au bras séculier⁽⁴²⁾. Bayle cite Launoy⁽⁴³⁾ : "C'est comme conseil ce n'est pas comme juge que je vous parle", dit d'Ailly à Huss. Il rappelle le calvaire que Calvin fit subir à Michel Servet en 1553. Jeanne elle-même, dans une lettre écrite de Sully-sur-Loire, le 3 mars 1430, aux partisans de Jean Huss qui pillaient les monastères et brûlaient les prêtres : "Je laisserai peut-être les Anglais et me tournerai contre vous pour extirper l'affreuse superstition avec le tranchant du fer et vous arracher ou l'hérésie ou la vie". C'étaient les mœurs du temps et on ne peut pas être plus sévère que les adversaires de Pierre d'Ailly à son époque. Enfin il rappelle encore que d'Ailly est placé au catalogue des témoins de la vérité par les luthériens. Quant à l'astrologie judiciaire, elle est aussi de son temps et fait coïncider les révolutions politiques et religieuses avec la conjonction de certaines planètes ; ce sont en effet des essais maladroitement bien dépassés par la science moderne. Bréda défend Pierre d'Ailly mais fait des réserves sur l'opportunité d'une statue commémorative à Compiègne. De même, il ne voit pour Jeanne que la croix ou la pierre funèbre et non une statue, qu'elle soit expiatoire ou triomphale, car Compiègne n'est pas responsable de sa capture et la ville n'a été sauvée que par les troupes royales et ses propres habitants.

Le Progrès va se défendre d'être la girouette politique que stigmatise *l'Echo*, il fut réformiste mais sans vouloir la révolution de 1848 il l'a aussitôt acceptée ; il n'a pas confiance dans le Prince-président, un Louis-Napoléon Bonaparte. Il publie une lettre anonyme : "... un prêtre et surtout un cardinal a-t-il une patrie ? La tonsure et surtout la barrette ne le naturalisent-ils pas romain ? ... Ce serait encore un homme d'Etat comme Richelieu, un théologien comme Bossuet, quelque érudit ou un prêtre charitable, tel Vincent de Paul⁽⁴⁴⁾. De plus, à l'exemple de Beauvais ou Noyon, il faudrait une souscription populaire impensable dans ce cas. "Inhumons donc une nouvelle fois le cardinal

(41) Timidité des conservateurs qui n'osent pas s'affirmer et qui acceptent une sorte de "terrorisme intellectuel".

(42) Jean Huss fut essentiellement condamné pour son refus d'obéir à toute autorité ecclésiastique ou politique en état de péché mais on aurait passé sur certaines positions théologiques aventureuses. Pierre d'Ailly aurait voulu sauver Jérôme de Prague contre lequel Gerson s'acharna.

(43) *Op. cit. supra.*

(44) Toujours cette méconnaissance d'un prélat patriote, théologien, érudit, charitable.

Pierre d'Ailly et recouvrons-le sans tarder des fleurs de rhétorique que lui prodigue *L'Echo*". La controverse sur Jeanne et la responsabilité des rois est reprise et les excès de la Révolution attribués à "quelques ultras" ! Une lettre de Lechêne, président du Tribunal de Commerce, cautionne le projet de statue à la Pucelle mais s'oppose au projet en faveur de Pierre d'Ailly, "... à l'apôtre de l'intolérance et au bourreau de Jean Huss".

L'Echo constate que la discussion dégénère en une polémique politique. Il reproche encore au *Progrès* ses palinodies, *Le Progrès* est devenu révolutionnaire mais il était conservateur lorsqu'il était encore *Le Nouvelliste*. *L'Echo* se proclame toujours monarchiste et fidèle, n'acceptant la république qu'après sa proclamation légale par la Constituante.

Le Progrès, du 11 octobre, stigmatise à nouveau "l'ancienne monarchie" c'est-à-dire la Restauration, pour sa fierté et son insolence mais aussi "la nouvelle monarchie" dominée par l'argent et les scandales. "La République, si elle n'a fait guère que parler, elle au moins parle au nom de tous, tandis que la monarchie parle au nom d'un seul, au nom d'un homme, d'un homme souvent médiocre, toujours pétri d'orgueil et entouré de flatteurs. Il est impossible que cette vérité ne soit pas enfin comprise⁽⁴⁵⁾. Une troisième lettre de Chanteloube, citant Fleury, *Histoire ecclésiastique*, tome XXI, page 214, pour qui d'Ailly fut le seul à s'intéresser à Jean Huss mais le laissa brûler. "D'Ailly continuera à être à nos yeux l'incarnation vivante des préjugés de son temps" et Chanteloube propose de sculpter sur son monument les bûches de Jean Huss, "... sorti un moment de sa tombe, le cardinal y rentrera pour ne plus réparaître. Aucune de nos places ne nous offrira l'affligeant spectacle d'une ovation à Pierre d'Ailly. On laissera retomber dans l'oubli cette triste relique du Moyen Age...". La controverse se poursuit sur Jeanne d'Arc et l'antériorité des divers projets et les causes de leur non aboutissement, avec une lettre d'Eugène de Bicquilly⁽⁴⁶⁾ au *Progrès* et une réponse de Jules Escuyer qui rappelle que son père, dès 1816 et à la fin de son *Histoire manuscrite de Compiègne*, souhaitait l'érection d'une statue à l'emplacement que désirait également Lancry, c'est-à-dire sur la première travée de l'ancien pont. Seul Raymond de Bréda continue à réclamer pour d'Ailly, mais c'est le "triomphe de la fille du peuple, pauvre, méconnue, reniée, condamnée par d'indignes représentants de Rome... Le peuple sait reconnaître les siens... Ainsi un monument, non à la vertueuse victime que des prêtres livraient aux flammes comme hérétique, mais au

(45) C'est la doctrine rousseauiste de la "volonté générale".

(46) Officier qui prit part à la conquête d'Alger en 1830, propriétaire du domaine de Beaugerard, ancien couvent des Jacobins, à la suite de son père qui avait épousé la fille du Général de Seroux du Fay. L'un des fondateurs de la Société Historique qu'il présida en 1873 ; il mourut en 1875.

prélat intolérant qui condamnait les hérétiques au bûcher ! Voilà ce que l'on demande ! - Et nous sommes en 1851". S'adressant à *L'Echo* : "Notre haine est à la hauteur de notre estime, donc bien peu redoutable".

L'Echo, du 14 octobre, juge déplacée une statue pour Jeanne et ne voudrait qu'un souvenir de gratitude et de deuil ; une statue serait un contre-sens. "Il ne convient pas plus d'élever une statue à Jeanne d'Arc à Compiègne, qu'une statue à l'empereur Napoléon sur le champ de bataille de Waterloo". Une troisième lettre de Bréda, dans *L'Echo* du 17 octobre, montre les largesses de Pierre d'Ailly en faveur des pauvres malades de l'Hôtel-Dieu, c'est d'ailleurs le seul argument qu'il trouve pour le disculper de n'avoir pas de patrie comme cardinal ! Bréda déplore la polémique du *Progrès* qui lui attribue de souhaiter pour Jeanne : "une croix de bois noirci avec un cœur, beaucoup de cœurs en fer blanc doré... à la colle"⁽⁴⁷⁾. Lui-même n'a jamais fait de politique. Pour conclure, il se rallie à la statue sculptée par la princesse Marie⁽⁴⁸⁾, Jeanne y "semble à la fois prendre et remettre son épée".

Naturellement, *Le Progrès* du 15 octobre se moque de Bréda qui se prétend "sans intention de parti... le dire, c'est dire que cela n'est pas"⁽⁴⁹⁾. Enfin Chanteloube, le 17 octobre, assène à Bréda : "Le héros qu'on discute est un héros tombé... *Requiescat in pace*".

III PIERRE D'AILLY RECONNU GRÂCE À LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE

La municipalité de Compiègne, sous le Second Empire, dédia sans exclusive, en 1858 à Jeanne d'Arc, la rue de l'Ancien Pont, alors la plus commerçante de la ville et que la Pucelle avait certainement suivie et, le 13 septembre 1859 à Pierre d'Ailly, la rue des Chevaux, où l'on croyait alors que se trouvait sa maison natale mais où la famille Marguerite avait possédé cependant deux maisons⁽⁵⁰⁾. Les deux héros, que la politique des partis avait failli transformer en rivaux, étaient ainsi traités selon leur carrière et leur popularité inégale.

(47) Plaisanterie de style voltairien et allusion au culte du Sacré-Cœur, vénéré depuis le XVII^e siècle. Rappelons que, selon la tradition, le cœur de Jeanne aurait été retrouvé intact dans le bûcher. Le cléralisme de la Restauration avait provoqué une violente réaction après 1830, cf. CALLAIS F., *Une mission sous la Restauration et le sort d'un calvaire*, *Bulletin de la Société Historique*, t. 32. L'obsession antijésuite était vivace. "Jeanne abandonnée par le roi et brûlée par les prêtres" fut la formule courante des "libres penseurs" sous la III^e République.

(48) Cette fille de Louis-Philippe, future duchesse de Wurtemberg, avait un talent de sculpteur et fut élève de Pradier. Sa statue de Jeanne eut du succès ; l'original est à Versailles, une copie à Domremy. Une autre copie fut donnée à Saint-Jacques par le comte du Puget, *infra* note 51.

(49) Argument souvent utilisé, l'apolitisme étant réputé de droite.

(50) D'après l'avance d'hoirie de 1366, *supra* note 21. En fait, Pierre d'Ailly, resté très attaché à Compiègne, y avait acheté une maison attenante à l'Hôtel du Croissant, au coin de la rue du même nom et de la place du Change.

La Société Historique, reprenant la tradition du Comité Archéologique, fut à l'origine des monuments à Jeanne d'Arc et à Pierre d'Ailly. Après cette stupide guerre de 1870, le patriotisme exacerbé par la défaite et l'amputation de l'Alsace-Lorraine exalte les deux héros, la vierge guerrière boutant l'ennemi et le prélat "tête de la nation française" au concile de Constance. La forme de leurs monuments et leurs emplacements respectifs furent évidemment très différents : une statue sur un socle face à l'Hôtel de Ville pour la Pucelle, une sorte de cénotaphe à l'abri de son église paroissiale pour le savant cardinal. Le monument à Jeanne avait été réclamé par le comte du Puget⁽⁵¹⁾, à la séance du 18 mai 1875, une commission fut désignée et le projet relancé par Hippolyte Bottier⁽⁵²⁾ puis la ville prit le relais et la statue fut inaugurée le 10 octobre 1880. Le monument à Pierre d'Ailly avait été proposé en premier, lors de la séance du 17 juillet 1873, par l'abbé Lécot⁽⁵³⁾ se faisant l'interprète de divers habitants de la paroisse Saint-Antoine ; la commission alors nommée comprenait Eugène de Bicquille, Aubrelisque⁽⁵⁴⁾, Lafolloye⁽⁵⁵⁾, l'abbé Lécot et Alexandre Sorel⁽⁵⁶⁾. La société lança une souscription publique avec l'appui du préfet Choppin, car c'était le temps de "l'ordre moral" cher au maréchal de Mac-Mahon et au duc Albert de Broglie. Des subsides furent aussi fournis par le Comité archéologique de Senlis et surtout par le ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, ainsi que par le Conseil Général et la Société Française d'Archéologie⁽⁵⁷⁾. Le monument ne fut pas inauguré mais seulement découvert lors des obsèques du baron de Bicquille, en mai 1875⁽⁵⁸⁾. La baronne de Bicquille offrit le vitrail,

(51) *Supra* notre 41. Cet ancien zouave pontifical épousa une Esmangart de Bourmonville, il habitait le bel hôtel du 22, avenue Thiers.

(52) Ancien avoué et juge suppléant au Tribunal. Président de la Société Historique en 1877 (séance du 18 janvier).

(53) Professeur au Petit Séminaire de Noyon et vicaire de la cathédrale, curé de Saint-Antoine de 1872 à 1886, évêque de Dijon, archevêque de Bordeaux et cardinal ; il meurt en 1908. Président de la Société Historique en 1878 et 1884. Il prononça le panégyrique de Jeanne d'Arc lors de l'inauguration de sa statue en 1880.

(54) Sénateur, maire de Compiègne de 1872 à 1878 ; il meurt en 1879. Cet avoué érudit fut l'un des fondateurs de la Société Historique.

(55) Joseph-Auguste Lafolloye, 1828-91, architecte des Monuments Historiques. Il fut architecte du château de Compiègne puis de celui de Saint-Germain-en-Laye.

(56) Petit-neveu de l'architecte Percier dont il reprit l'hôtel de la rue Neuve, devenue rue du Président Sorel. Juge, puis président du Tribunal. Président à plusieurs reprises de la Société Historique. Cf. *Bulletin*, t. 10, p. 189 et sq.

(57) Cette société eut pour directeur Arthur de Marsy, *infra* note 63 et pour secrétaire-général Raymond Chevallier, président de la Société Historique.

(58) Le monument est une sorte de cénotaphe installé dans l'ancienne chapelle Saint-Blaise. Exécuté dans le style classique d'après un dessin de Lafolloye. Le médaillon est dû à Maniglier qui a repris le portrait du cardinal par Frans van Wynsgerde, d'Anvers, 1614-1669. Les dates indiquées pour la naissance, 1350, et pour la mort, 1425, sont inexactes et les armoiries ne tiennent pas compte des conventions héraldiques.

posé en novembre dans cette ancienne chapelle Saint-Blaise qui avait été préférée à ce qui avait été la chapelle funéraire des Marguerite d'Ailly. Ce vitrail représente le cardinal bénissant ses parents, d'ailleurs dans le décor de l'église du XVI^e siècle. Un portrait peint du cardinal, sans doute de la même époque, se trouve actuellement dans la chapelle de la sacristie⁽⁵⁹⁾. On trouve aussi à Saint-Antoine un tableau attribué à Lafosse, peintre du XVII^e siècle, représentant le pape saint Célestin V enlevé au ciel ; provenant sans doute du dépècement révolutionnaire des prieurés de Saint-Pierre en Chastres ou de Sainte-Croix d'Offémont, tous deux protégés par d'Ailly.

La façade de l'Hôtel de Ville, ravagée en 1792, allait enfin être restaurée, ce fut l'œuvre d'Aymar Verdier⁽⁶⁰⁾ à partir de 1854, puis de Lafollye. La statue équestre de Louis XII par Jacquemart occupait la niche centrale depuis 1869 mais les autres niches restaient vides. Le maire de Compiègne, c'était alors Jean-Louis Aubrelisque, demanda l'avis de ses confrères de la Société Historique sur les personnages devant occuper ces niches, dans une lettre lue à la séance du 19 mars 1874. Naturellement Pierre d'Ailly ne fut pas oublié. N'était-il pas déjà là avant la Révolution, aux côtés de Charlemagne, saint Louis, saint Denis ou saint Rémi, -les opinions diffèrent-, ainsi que de la Vierge et de l'Ange de l'Annonciation ; ces deux dernières figures seront d'ailleurs remplacées par Charles VII et Jeanne d'Arc. Charles le Bien Servi gagne ainsi son procès et l'emporte sur Charles le Chauve et Louis VII qui étaient également sur les rangs. N'est-ce pas une façon de rendre un double hommage à la Pucelle qui avait fait de son "gentil dauphin" un roi sacré. Les statuaires, seul l'auteur du Pierre d'Ailly - Auguste Paris -⁽⁶⁰⁾ m'est connu, avaient livré, dans la pierre blanche, des œuvres dites d'abord de belle venue et ils prétendirent avoir respecté la forme et les mesures demandées. Cependant, arrivées en mai 1882 dans la cour de l'Hôtel de Ville, elles se révélèrent trop importantes pour les niches qui auraient demandé des formes plus graciles. Les statues du XVI^e siècle étaient sveltes et même grêles, un peu roides. La première statue essayée, celle de Pierre d'Ailly, ne peut pas être mise en place, il va falloir la raboter par derrière et lui scier les pieds. Ces nouvelles statues, jugées d'ailleurs d'un style trop différent les unes des autres, devront rester à la porte de leurs niches, en obturant le fond peint en azur fleurdelysé ; ce qui fait dire à certains que l'on a voulu cacher l'emblème royal. Tout cela va nourrir l'inspiration des chansonniers, espèce alors courante dans nos

(59) Cette peinture, œuvre d'Adolphe Lefebvre (1834-1868), reprend une gravure de François van den Wynsgerde. Pierre Moglia a retrouvé ce portrait en mars 1992, ainsi que ceux de l'abbé Auger, curé de Saint-Antoine de 1828 à 1842 et ensuite proviseur du lycée de Versailles, mort en 1854, et du cardinal Lécot, *supra* note 45.

(60) 1819-80, architecte attaché à la commission des Monuments Historiques et architecte diocésain.

villes de province. *L'Echo* publie aussi "Fours et Grelots ou les statues parlantes", le 9 juin 1882, bouffonnerie artistique en six niches, par Grandgousier. Pierre d'Ailly en est le principal personnage et se plaint : "Celui qui frappe par le marteau périra par le marteau... Cambrai n'est rien mais Compiègne est pire... supra dorsum meum fabricaverunt pelletores et prolongeaverunt iniquitatem suam". Le 25 juillet c'est "Une tempête dans une niche", théâtre des Bouffes Compiégnois, Pierre d'Ailly y joue au piano la polka "L'enclume" puis une fantaisie "Les Maillotins"⁽⁶¹⁾.

Le cardinal commençait à être mieux connu et la Société Historique allait s'y employer. Le 22 février 1870, Jean-Louis Aubrelisque présentait sa biographie et s'attachait à bien établir son origine compiégnnoise mise en doute par le Cambrésien A. Dinaux, en s'appuyant sur les manuscrits de dom Gillesson⁽⁶²⁾. Illustrant cette communication, publiée dans le tome I du *Bulletin* de la Société, une matrice de sceau en bronze de la fin du XV^e siècle ayant appartenu à un Pierre d'Ailly, avait été communiquée par l'archéologue Albert de Roucy⁽⁶³⁾. Le 19 février, A. Preux indiquait quelles étaient les armes du cardinal. Le 25 mai 1882, l'abbé Morel reprenait l'étude d'Aubrelisque en s'appuyant sur les manuscrits de dom Bertheau⁽⁶⁴⁾ ; il précisait ainsi ses liens familiaux et ses biens.

En 1877, un érudit natif de Chevières, Jean Darche, publiait dans *La Mosaïque* un article sur d'Ailly, repris dans *L'Echo* de l'Oise du 5 octobre 1877. L'auteur attribuait à Jean de Gerson l'*Imitation de Jésus Christ*, publiée en latin vers 1400, attribution qui sera souvent défendue, notamment par dom J.B. Monnoyeur⁽⁶⁵⁾, bien que la thèse faisant de Thomas à Kempis son auteur semble avoir triomphé. Pierre d'Ailly aurait inspiré cet ouvrage mystique, le plus répandu dans le monde après la Bible, à son ancien élève et ami. Jean Darche cite une lettre adressée par d'Ailly à Gerson : "Je suis livré au dégoût, à l'abattement et à la tristesse,

(61) Ce fut le nom d'une insurrection parisienne en 1381-82.

(62) Savant bénédictin qui fut moine de Saint-Corneille qu'il quitta en 1648, il écrivit une Histoire de la ville de Compiègne.

(63) 1814-94, juge puis président du Tribunal. Il dirigea les fouilles en forêt sous le Second Empire et présida la Société Historique à plusieurs reprises.

(64) Membre correspondant de la Société Historique, il fit une carrière de procureur général.

(65) "Le bénédictin de Chevières". Cf. *Procès-Verbaux* de la Société Historique, tome 25, 1922.

(66) Savant bénédictin, auteur d'une *Histoire de Compiègne et des environs*, restée manuscrite.

(67) Dom J.B. MONNOYEUR, bénédictin de Saint-Martin de Ligugé. Auteur du *Traité de Jean Gerson sur la Pucelle* et de *Gerson, l'auteur de l'Imitation*. *Supra*, note 3.

je vous confie mes chagrins ; faites un livre de consolation spirituelle" (*Lettres de consolation*, quatrième tome des œuvres de Jean de Gerson). Michelet d'ailleurs voyait dans Gerson au moins l'auteur de l'adaptation française de l'*Imitation* latine, cette *Internelle Consolation* dont l'historien romantique parle si bien⁽⁶⁸⁾. Cependant, le 15 novembre de la même année, Arthur de Marsy⁽⁶⁹⁾ faisait la critique de cet article, tout au moins de la date faussement donnée pour la mort du cardinal, le 8 octobre 1425, alors qu'il s'agit du 8 août 1420. Ce même de Marsy, le 18 novembre 1886, saluait la thèse latine de l'abbé Louis Salembier, *Petrus de Alliaco*, qui faisait de son auteur un docteur en théologie de la Faculté catholique de Lille. L'abbé Salembier méritait bien de devenir membre correspondant de la Société Historique et devait d'ailleurs publier en 1910, dans le *Bulletin* XIII, une Bibliographie des œuvres du cardinal Pierre d'Ailly, avec une introduction reprenant en partie les apports des érudits compiégnois.

C'est une étape très importante que cette thèse de Salembier qui révèle non seulement le théologien et mystique mais aussi le cosmologue qui nourrira la pensée de Christophe Colomb, ainsi que l'astrologue qui établit un projet de réforme du calendrier. Le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique fut, en 1892, l'occasion d'un congrès géographique à Gènes et d'une importante manifestation des flottes des principales puissances. L'Espagne, après avoir reconstitué le départ de Colomb sur une caravelle, convoqua les américanistes du monde entier à un congrès tenu au monastère de Santa-Maria de la Rabida, près de Huelva, en présence de la régente Marie-Christine. De nombreux comités s'étaient formés en France sur l'initiative de l'ambassade d'Espagne et la Société Historique décida l'impression et l'envoi d'une publication comprenant deux études, l'une par de Marsy explorait brièvement l'influence que d'Ailly, particulièrement par son *Ymago Mundi*, avait eu sur Christophe Colomb, l'autre par l'abbé Morel étant la biographie, rédigée sur des documents inédits, de Jean-François de La Rocque, seigneur de Roberval, nommé par François I^{er} gouverneur du Canada. De Marsy ne put pas se rendre en Espagne comme il en avait l'intention, mais il se fit représenter par Adrien Planté, écrivain béarnais connaissant l'espagnol. De Marsy avait déjà été à Séville en 1883 et y avait vu l'exemplaire de l'*Ymago Mundi* conservé à la Bibliothèque Colombine. D'après le conservateur de l'époque, les notes des frères Colomb auraient été écrites alors que le recueil se trouvait au couvent de La Rabida dont le prieur, Juan de la Marchena, était l'un des cosmographes les plus réputés.

(68) *Histoire de France, Moyen Age*, éd. définitive, tome 5, chapitre 1^{er}.

(69) Archiviste-paléographe. Participe à la fondation de la Société Historique dont il reste le secrétaire jusqu'à sa mort, en 1900.

Ainsi le rôle de Pierre d'Ailly et sa puissante personnalité commençaient à être mieux connus sinon du grand public du moins des érudits et on allait pouvoir le proposer en exemple aux éducateurs et aux élèves, comme l'avait déjà fait le Compiégnois auteur de la lettre de 1788. En juin 1908, *Le Progrès de l'Oise* annonçait l'ouverture de l'Ecole Pierre d'Ailly, il s'agissait d'une Institution libre catholique, donnant tout le cycle d'instruction jusqu'au baccalauréat. Dirigé par Saint-Ange Bautier, cet établissement s'établit d'abord au 39 rue des Domeliers puis, le pensionnat prenant de l'importance, aux 58 et 60 rue Carnot, en 1911. Cet établissement fut durement touché en 1918 et l'Institution, transportée au 85 rue de Paris, vivota et disparut vers 1925. Georges Guynemer qui avait d'abord été élève du collège de la rue d'Ulm, suivit dès sa création les cours du nouvel établissement, avant de partir pour Stanislas.

L'intérêt que l'Amérique, spécialement celle du Nord, portait aux écrits de Pierre d'Ailly fait aussi beaucoup pour le prestige du Compiégnois auprès de ses compatriotes. Le 20 mai 1931, l'abbé Boulenger, alors curé de Margny-les-Compiègne, faisait à la société le compte rendu de l'édition de *l'Ymago Mundi* par E. Buron, aux frais du Canada. Le rôle joué par les Américains dans la libération de la France et particulièrement de Compiègne renforce aussi cet intérêt. Le 21 novembre 1945, *Le Progrès de l'Oise* reprenait un article d'Alfred Pereire, publié par le *Bulletin Religieux du Diocèse de Beauvais*, intitulé *Le Compiégnois Pierre d'Ailly et la découverte de l'Amérique*, s'achevant par le souhait de l'apparition d'un nouveau d'Ailly, dans un monde alors aussi déchiré que l'avait été la chrétienté à l'époque de ce fameux docteur. C'est pourquoi le conseil municipal, le 25 février 1949, approuvait à l'unanimité la proposition de donner le nom de Pierre d'Ailly au lycée qui allait être constitué à la rentrée d'octobre par la fusion du collège de garçons, installé depuis le XVI^e siècle dans cette rue de la Porte-Chapelle devenue rue d'Ulm et le collège de jeunes filles, établi rue Saint-Lazare depuis 1941. Par un curieux chassé-croisé, le Lycée d'Etat prenait le nom qu'avait porté naguère l'institution catholique et celle-ci, ressuscitée en 1939, adoptait le patronage laïc de Guynemer. Le rapport de Jacques Mourichon⁽⁷⁰⁾, lu à cet occasion au conseil municipal, évoquait fort bien "cet esprit universel" et rappelait que "l'influence de ses ouvrages fut très grande pendant sa vie et surtout après sa mort. Pierre d'Ailly réunit, chose rare, une culture littéraire et une culture scientifique. Son caractère universitaire, sa largeur de vues, les conséquences incalculables de son œuvre le recommandent tout

(70) Président de la Société Historique et conseiller municipal qui joua un rôle important dans la vie culturelle compiégnaise jusqu'à sa mort, en 1972. Son rapport est du 25 février 1949. Le lycée, réunissant d'abord les collèges de la rue d'Ulm (garçons) et de la rue Saint-Lazare (filles) se transporte, en 1970, boulevard des Etats-Unis.

particulièrement pour patronner le Lycée de Compiègne. Ce faisant, nous mettrons en lumière le nom de Pierre d'Ailly et ferons mieux connaître un enfant de notre ville qui a contribué à stimuler l'esprit d'entreprise et à étendre le domaine de la civilisation". Plusieurs discours d'usage, lors des distributions solennelles des prix, exaltèrent le héros éponyme du lycée, notamment celui du professeur Pierre Henrion en 1948. En décembre 1950, c'est un Guadeloupéen qui entretint de Pierre d'Ailly les "Amis de Compiègne"⁽⁷¹⁾.

La Société Historique n'a jamais oublié Pierre d'Ailly. Jacques Mourichon allait faire sur lui deux communications, les 20 avril et 20 décembre 1955, auparavant, le 10 juin 1951, il avait reçu le président des Amis de Cambrai, René Faille⁽⁷²⁾ qui, à la tête de sa société, venait s'enquérir de son cardinal. En juin 1958, monseigneur Lacointe, évêque de Beauvais, présentait d'Ailly comme "un intellectuel progressiste et un politique conservateur". Louis Carolus-Barré⁽⁷³⁾ faisait venir, le 6 novembre 1982, un bon connaisseur de la correspondance et de la calligraphie du cardinal, Gilbert Ouy⁽⁷⁴⁾. Nous ne pouvions donc pas rater le rendez-vous de 1992.

Les témoignages sculptés ou peints et les prières qui gardaient la mémoire de Pierre d'Ailly avaient été victimes de la tourmente révolutionnaire et le souvenir s'était estompé jusqu'à quasiment disparaître chez ses compatriotes. A Compiègne, si la piété pour Jeanne d'Arc avait été ravivée sous la Restauration, le cardinal restait méconnu, alors que Cambrai le redécouvrait grâce à sa Société d'Emulation. C'est le milieu érudit proche du Comité Archéologique qui va proposer d'Ailly aux honneurs des Compiégnois. Sa personnalité étant très diminuée et son influence posthume méconnue, le cardinal est alors une cible trop facile pour les "républicains" à l'anticléricalisme larvé, bien que provisoirement atténué, qui lui opposent une héroïne indiscutée et dont ils confondent le patriotisme, celui de Pierre d'Ailly étant ignoré, avec leur nationalisme exacerbé par l'idéologie jacobine et la Légende Napoléonienne.

Grâce aux recherches érudites et à une meilleure connaissance du

(71) Ce Guadeloupéen, Lénis Blanche, était agrégé de philosophie et ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure. "Les Amis de Compiègne" organisaient des conférences de culture générale au château. Cf. CALLAIS F., *Une ville royale et impériale sous la Troisième République*, *Bulletin*, t. 29, 1985.

(72) Membre correspondant de la Société des Antiquaires de France et de la Société Historique de Compiègne. Voir sa *Biblio-Iconographie de Pierre d'Ailly*, dans le présent *Bulletin*.

(73) Archiviste-paléographe. Président de la Société Historique de Compiègne de 1973 à 1983.

(74) Archiviste-paléographe. Auteur de plusieurs études sur le collège de Navarre et sur les manuscrits de Pierre d'Ailly.

personnage et de son temps, la Société Historique réussira un juste partage, chacun dans son domaine, entre deux héros complémentaires et même alliés, Jeanne d'Arc et Pierre d'Ailly. Chacun a sa place sur la façade de l'Hôtel de Ville et si Jeanne a deux statues c'est que Compiègne a beaucoup à se faire pardonner, tandis que la mémoire de Pierre d'Ailly est gardée dans son église paroissiale et que ce savant universitaire au génie si divers et à l'influence si extraordinaire est proposé en exemple à la jeunesse scolaire. Au-delà des passions partisans et dans la sérénité scientifique, la devise de Pierre d'Ailly s'accomplit, *Veritas Vincit*.